

Judi,
le 2 septembre 1937

Prix: 0,15



Grabador Esteve, 4 - VALENCIA

Porte-parole de la Confédération
Nationale du Travail et de la
Fédération Anarchiste Ibérique

N.º 34

NOTRE DEVOIR

En présence des incidences de la guerre et de la nécessité impérieuse qui s'impose à tous de collaborer sans restriction aucune à la bonne marche des opérations militaires de sorte à rejeter le plus tôt possible l'envahisseur de notre territoire, nous croyons devoir faire un appel pressant auprès de tous les antifascistes pour que cessent une fois pour toutes les querelles de parti et la compétition entre les différents secteurs de l'opinion.

Le moment est très mal choisi pour maintenir des froissements et provoquer des frictions entre les citoyens de l'Espagne loyale. L'étranger a les yeux fixés sur nous et nous finirions par produire une pénible impression dans le monde si le caractère titanesque de la lutte que nous soutenons ne produisait pas rapidement un arrêt des hostilités verbales et littéraires dont l'effet sur nous-mêmes finirait par être des plus déprimants et nous conduirait à perdre notre propre estime.

Plus que jamais, il importe de voir, de sentir, d'agir en Espagnols, en Espagnols antifascistes soucieux de leur tenue morale et de leur prestige auprès du monde civilisé. On ne prête qu'aux riches, et l'appui de nos amis nous manquerait

bientôt si nous ne nous donnions pas à leur donner l'assurance d'une force mentale que rien ne saurait entamer.

Nous avons trop d'ennemis répandus partout et habiles à exploiter nos faiblesses, à présenter les moindres vétilles, les moindres erreurs comme des raisons suffisantes de nous disqualifier. Abusant de l'ignorance qui sévit partout au sujet de la mentalité, de la psychologie espagnole, ne tenant aucun compte de l'évolution subie par notre peuple depuis le début des hostilités, de notre adaptation, parfois lente mais sûre, aux conditions nouvelles de la vie, ces bras gens sont habiles à tirer parti de nos divergences et tablent sur elles pour faire luire, aux yeux de ceux qui y sont intéressés, l'espoir d'une défaite inéluctable de notre part.

Quoique nous autres anarchistes nous ayons toujours formulé les critiques que nous croyions justes et sensées, personne ne peut prétendre que nous ayons fait quoique ce soit pour rendre difficile la tâche de nos dirigeants. Nous ne croyons à l'infailibilité de personne ni à la nôtre et nous sommes persuadés que notre participation loyale à la guerre nous donne le droit de contrôler les organismes régisseurs de la vie nationale. Nous n'avons marchandé ni notre travail ni notre sang.

Tous les sacrifices qu'on nous a demandés nous les avons consentis, tous absolument tous,

faire intervenir dans nos études et nos décisions des considérations d'idéologie ou de doctrine. Nous n'avons qu'un programme: Vaincre! Pour aboutir à la victoire nous demandons tout simplement que la discipline la plus rigoureuse soit observée à l'arrière comme sur la ligne de feu, que la production soit intensifiée, sagement rationalisée, et que toute décision s'inspire exclusivement de l'intérêt général. Il est déjà suffisant que nous ayons l'Espagne réactionnaire contre nous, que notre pays, à la suite de la trahison la plus ignominieuse qui se puisse concevoir, se soit trouvé, du jour au lendemain, coupé en deux. Ce qui constitue l'Espagne loyale, l'Espagne antifasciste ne doit plus être qu'un seul faisceau de volontés et de consciences. Le nier, c'est rendre la guerre chaque jour plus ardue, plus difficile à soutenir. Sans trêve derrière la ligne de feu, sans paix intérieure, sans entente, sans un minimum de cordialité nous nous exposerions à un désastre qui plongerait le monde dans le désespoir.

L'importance de notre mission, notre responsabilité devant l'Histoire nous tracent notre chemin et nous obligent à faire des concessions mutuelles en vue d'une union dont nous

(Suite à la sixième page.)

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

Au nom du peuple espagnol, le Gouvernement de la République affirme sa volonté inébranlable de poursuivre la lutte contre la tyrannie sans se laisser impressionner par les revers momentanés

Santander est tombé aux mains des factieux. Mais ce ne sont pas des forces rebelles espagnoles qui ont pris la ville, ce sont des unités régulières italiennes comprenant plusieurs divisions et commandées par des généraux italiens qui ont effectué les opérations principales de l'attaque avec l'aide secondaire de mercenaires marocains et d'insurgés espagnols.

Les correspondants de guerre des grands journaux européens ont rendu compte de l'importance des contingents qui sont parvenus à Santander en passant par Reinosa et Ontaneda, et ont souligné la prépondérance des troupes italiennes pourvues d'un matériel de guerre beaucoup plus important que celui qui servit lors de l'attaque contre Bilbao.

Et il existe à ce sujet une déclaration officielle publiée par Franco sous forme de télégramme adressé à Mussolini et qui dit: *Au moment où les troupes légionnaires font leur entrée dans Santander en liaison étroite et fraternelle avec les troupes nationales.*

S'adressant au dictateur italien, le général insurgé ajoute: *J'offre à votre excellence l'hommage de notre reconnaissance et de notre admiration pour le courage dont les troupes italiennes ont fait preuve.*

Et le télégramme cynique conclut de cette façon: *Le courage et la discipline dont les troupes italiennes ont fait preuve au cours de cette offensive ont contribué dans une très large mesure à la conquête de Santander et continueront de contribuer à la victoire finale.*

La guerre qui débuta pour notre part comme une guerre pour la liberté se trouve donc con-

vertie en guerre d'indépendance. Des légions étrangères envahissent le territoire de notre patrie conduites par une tourbe d'espagnols félons.

Nous luttons contre une rébellion intérieure et contre une agression étrangère s'effectuant effrontément par terre et par mer, tandis que subsiste pour la honte de ceux qui l'ont signé un pacte appelé de non-interven-

(Suite de la huitième page.)

vous trouvez plus près de nous, est-ce qu'on a fait quelque chose de plus en notre faveur, ouvriers français? Ah! oui. On nous a fait cadeau de coton hydrophile et de quelques ambulances, c'est tout. On nous a aidés à ramasser les morceaux que nous laissons sur le champ de bataille. Nous n'oublions pas néanmoins, les magnifiques volontaires étrangers accourus nous soutenir n'obéissant qu'à leur cœur et à leur conscience. Nous savons ce que nous devons à chacun d'eux individuellement et l'Espagne leur sera toujours reconnaissante et hospitalière.

Mais considérons l'attitude de nos frères étrangers dans son ensemble. Il est grand temps de dire ce que nous pensons à ce sujet.

Nous autres, travailleurs espagnols, nous n'aurions jamais pu imaginer avant le 19 Juillet que la solidarité internationale se manifesterait un jour d'une manière aussi ridicule, nous le disons en toute sérénité.

Il est vrai qu'actuellement les travailleurs font ce que leurs gouvernements respectifs leur permettent. Mais il n'en est pas moins vrai que chaque état a toujours réalisé en bien ou en mal ce que le pays voulait.

Une fois passé notre étonnement, et après avoir réagi contre les plus cruelles désillusions, nous en sommes arrivés à douter que les choses puissent changer.

Nous sommes pleinement convaincus d'avoir été abandonnés par le prolétariat international.

tion qui nous lie les mains de sorte à rendre notre défense impossible.

Dans cet instant critique, le Gouvernement déclare de nouveau au nom du peuple espagnol qu'il a l'inébranlable volonté de poursuivre la lutte contre la tyrannie sans se laisser impressionner par les revers momentanés.

Valence, le 30 Août 1937.

Il s'agit d'une trahison devant l'ennemi.

Il existe en Europe et en Amérique des Fédérations internationales de Travailleurs, des Ligues, des Associations, des Comités antifascistes, des organisations nombreuses prospérant dans tous les pays et dont le but est de lutter en vue de l'émancipation de tous les opprimés par l'établissement d'une solidarité étroite par-delà les frontières. La devise de toutes ces organisations est toujours celle de la II^{ème} Internationale:

Travailleurs du monde, unissez-vous! Malgré cela, nous ne connaissons pas une seule institution ouvrière de l'Ancien ou du Nouveau-Continent qui se soit vraiment émue en présence des crimes commis par les fascistes.

Il nous est encore moins parvenu la nouvelle qu'un seul syndicat se soit déclaré en grève ou ait fait entendre une protestation énergique à l'occasion de l'assassinat de Garcia Lorca, poète et écrivain dramatique, ou à l'occasion de celui de Léopold Alas, recteur de l'Université d'Oviedo, ou encore en présence de la férocité inouïe des fascistes réalisant des fusillades en masse à Grenade, à Séville, à Badajoz, à Malaga, Bilbao, etc.

On prétendra peut-être que toute manifestation serait restée stérile. Qu'on se rappelle que personne ne se livra à de tels calculs avant d'abandonner le travail pour protester contre le fusillement de Ferrer

La politique internationale

ou pour essayer d'empêcher l'exécution de Sacco et Vanzetti.

Et quelle fut la protestation du prolétariat à l'occasion de la destruction de Durango et de Guernica par l'aviation allemande à titre d'expérience en vue de la guerre future? Et quelle fut la réaction en présence de l'extermination de milliers de femmes et d'enfants?

Le silence fut le signe mortel par lequel vous vous manifestâtes, non seulement en tant que peuples agglutinés dans votre nationalité, mais en tant qu'organisations économiques et politiques dont quelques unes sont révolutionnaires et tous s'intitulent démocratiques et antifascistes.

Nous ignorons encore quelle sera l'issue de cette lutte rendue si dure par l'intervention sans cesse croissante des germano-italiens.

Mais quelle qu'en soit la solution, nous autres, ouvriers espagnols, nous avons la ferme conviction d'avoir obéi à l'impératif de notre conscience. Et vous autres, travailleurs d'Europe et d'Amérique—si nous devions être vaincus—vous pourriez vous contempler dans le miroir de votre lâcheté et de votre misère. En ce que nous concerne, nous estimons plus digne de mourir en défendant l'idéal en faveur duquel nous avons toujours lutté.

ABONNEMENTS

FRANCE ET BELGIQUE:

Trois mois: 4.20 fr.

Six mois: 8.00 fr.

Un an: 16.00 fr.

(argent français)

Adressez les souscriptions aux:

MESSAGERIES PARISIENNES

28, rue de Saint-Quentin

PARIS (10ème.)

Mal en point, comme de coutume, la Paix européenne va tenter une nouvelle cure au bord du lac magique. Les plus hautes sommités du monde diplomatique s'apprêtent à courir à son chevet, chacune d'elle une idée fixe bien à soi en tête et disposée à fournir un diagnostic en accord avec ses convenances propres et ses intérêts tels qu'elle les conçoit.

Les prédilections de chacun ne sont pas suffisamment tenues secrètes pour qu'il nous soit impossible de prévoir quel sera l'avis de certains consultants, spécialement celui du représentant de Mussolini, lequel n'hésitera pas probablement à insinuer que si la Paix a pris un visage ne plaisant pas aux autres puissances, rien ne doit empêcher celles-ci à en finir avec elle.

Chez Mussolini, l'expression «afin que nul n'en ignore», lors qu'elle n'est pas exprimée subsiste toujours d'une manière implicite, comme lorsqu'il proclame à la face du monde que c'est lui qui a pris Santander, en foi de quoi Franco lui a délivré un certificat sous forme d'un télégramme de gratitude et d'admiration.

Nous croyons encore que Mussolini n'est pas de ces malfaiteurs tenant plus à avoir leur photo dans les journaux qu'à jouir en paix du fruit de leur méfait. Car ce serait à désespérer de tout s'il s'avérait que le chef de l'Italie fasciste se laisse emporter par la plus sottise des vanités et qu'il est atteint d'une tendance morbide à l'exhibitionnisme, auquel cas nous formulerions le vœu que cette tendance se manifestât sous une forme plus innocente dont le seul inconvénient serait de porter atteinte à la pudeur des honnêtes gens et l'avantage de permettre l'internement de l'énergumène.

Nous espérons qu'il jouit de toutes ses facultés, parce que si la Paix dépend d'un détraqué, autant dire tout-de-suite que nous ne donnons plus un maravedis de son existence.

L'idée que nous nous trouverions exposés à subir le joug d'un mégalomane chargé lourdement d'hérédité et travaillé sourdement par le tréponème n'a rien d'engageant.

Mais nous nous refusons encore à croire que Mussolini en soit arrivé là. Qu'il y ait chez lui de l'aberration, rien que son vêtement le dénote. Mais il y a une chose qui le sauve de ses anomalies: la lâcheté dont nous savons de très bonne source qu'elle le tient constamment sous son joug. C'est grâce à cette lâcheté qu'il a pu, malgré de très mauvaises dispositions mentales, prendre rang parmi les calculateurs les plus froids.

L'aveu qu'il a ait de son aide à Franco tient à plusieurs considérations. D'abord il s'en sert pour exalter le goût du panache et l'amour propre national chez le peuple italien. Mussolini se souvient constamment de Caporetto. Il est mieux placé que personne pour en connaître les causes psychologiques et ethniques. Depuis qu'il est au pouvoir, il s'est acharné à insuffler l'esprit militaire à un peuple qui n'éprouvait aucun penchant pour les armes, et souffrant à cet égard d'un certain sentiment d'infériorité. Il est évident que tout avis au sujet de cette politique d'auto-suggestion serait prématuré, mais nous percevons qu'elle donnera des résultats fort inattendus, sur lesquels nous ne jugeons pas opportun de nous étendre pour le moment.

Mais si l'entrée des Italiens à Santander conduits par le ras Franco peut se donner en Italie comme une victoire glorieuse, dans les pays où la liberté d'expression n'a pas été supprimée, même les enfants se rendent compte qu'il n'y a pas de quoi se vanter et que Bénéto aura beau prétendre au titre de César, il passera à la postérité sous le nom de Pyrrhus. Et si les chantres de journalisme fasciste parviennent à émouvoir les gens qui se nourrissent de la viande creuse de la gloriole, un dictateur a d'autres appétits à satisfaire et une victoire militaire sans suites diplomatiques ne satisferait pas le positivisme respectable des épiciers et des prêteurs sur gage. Et c'est incontestablement une victoire diplomatique formidable que Mussolini espère de ses aveux cyniques. Il pense qu'il n'en sortira pas moins indemne de sa comparution devant l'Assemblée de Genève, dont le prestige s'effondrerait dans la mesure où le sien atteindrait un épanouissement pléthorique. On se figure aisément les justes quolibets que vaudrait à la Société des Nations une nouvelle preuve de ridicule impuissance.

On ne peut nier la gravité qu'enferme l'audace de l'histrion romain. Les puissances qu'elle menace dans leur dignité et leur indépendance n'auront pas trop de toute leur habileté, leur intelligence et leur énergie pour parer le coup, surtout si l'on tient compte de la situation en Extrême-Orient, situation au sujet de laquelle nous enregistrons comme un fait intéressant la signature du pacte russo-chinois. Est-ce que la patience de l'U. R. S. S., serait à bout?

En Aragon les choses marchaient bien, elles marchaient trop bien. Les paysans aragonais ont réalisé tout simplement des miracles. Sans s'inspirer d'aucune terminologie barbare, en pleine guerre, souvent à quelques kilomètres de l'ennemi, ils firent ce qu'il était naturel de faire: s'organiser de sorte à assurer à leur travail le maximum de rendement. Mais cette transformation rapide de la vie, cette transformation vertigineuse favorisée par une civilisation plusieurs fois séculaire, par une résistance exceptionnelle au travail, par une sobriété surtout à l'égard de l'alcool qui justifie les ethnologues à affirmer que l'Europe finit aux Pyrénées, car l'Europe commence incontestablement là où apparaissent les premiers symptômes d'ivrognerie, cette transformation presque miraculeuse, favorisée par un sens inné de l'urbanité et de la sociabilité, cet épanouissement soudain mit les entrailles de quelques politiciens à l'envers. Il fallait en finir. La récolte approchait et s'annonçait magnifique. Un tel fleuron à la couronne du syndicalisme espagnol allait devenir un danger pour la mauvaise réputation qu'on nous fait au prix de l'or, et pour l'hégémonie d'un certain parti disposé à démolir tout ce qui ne porte pas sa marque et s'est réalisé en dehors de ses consignes, dont personne n'a jamais senti le besoin et qui n'ont eu d'autre effet jusqu'à présent que d'enrayer le moteur. C'est moi qui commande ou je casse

tout, voilà résumée la mentalité de ces gens fort préoccupés par ailleurs de se donner des allures de parfaits conservateurs de sorte à s'attirer les sympathies des réacteurs du monde entier. Malheureusement pour eux, les réacteurs ne tombent pas dans le panneau. Il y a des gardiens de l'ordre qui malgré eux auront toujours la physionomie d'agitateurs impénitents. La réaction mondiale a misé sur le tableau rebelle.

Si vraiment les bourgeois ont si peur de notre révolution, ce n'est pas la peignant sous des couleurs horribles qu'on parviendra à les tirer de leur erreur. Et puis il est encore certains bourgeois intéressés à ce que nous récupérions l'intégrité de notre territoire.

Eu égard à la vérité, nous devons reconnaître qu'il existe dans le monde des bourgeois qui ne sont pas si bêtes que certains novices de la politique à l'emporte-pièce semblent le croire. Et qui ne se laissent pas impressionner par des camouflages plus ou moins habiles. Il y a certains contes de la mère l'oe n'ayant même plus cours chez les Zoulous.

Qu'en pensent les Marcel Cachin, les Vaillant-Couturier et les autres pionniers du communisme en Occident?

Au sujet de l'Aragon, on lira d'autre part le discours prononcé par notre camarade José López au cours du meeting organisé par la Confédération pour défendre son oeuvre dans la région ressuscitée.

La C. N. T. en Aragon

Les quelques phrases que je m'apprete à vous adresser sont revêtues d'un caractère plus objectif que le subtil. Je vais vous exposer en toute sérénité quelle fut la genèse du Conseil de Défense.

Le premier janvier me rendis en Aragon sachant qu'on y avait besoin d'instincts. Arrivé à Caspe, je rendis immédiatement compte que c'était la C. N. T. qui tout, absolument tout, organe en Aragon.

Je trouvais installé dans d'humbles pièces un Conseil de lignement qui me dit: Vous places vacantes, tu pourrais celle qui te plaît. Je décidai pour un petit village de la région de Sastago. Il se trouvait à cinq kilomètres de la ligne de feu. Quand j'arrivai, je trouvai installé un Conseil révolutionnaire, une petite révolutionnaire qui a été fondé les premiers jours de la Révolution. Je pris possession de mon emploi, je commençai à donner mes classes et observer comment les choses déroulaient dans le village. Un peu je me rendis compte que les collectivités qu'avait créées dans la région étaient une raison profonde humaine de fonctionnement.

Des gens de droite allaient et subsistent partout que personne ne les ennuie. L'affirme parce que je les ai vus. Des hommes dont la vie a été jusqu'ici très peu respectée dans leurs personnes. Je n'ai jamais vu un chef de colonne Ara-

gon faire de la politique dans un village. La C. N. T. s'abstenait totalement de se mêler à la vie locale et il y a comme exemple les villages de Gelsa, Pina et Osera qui se trouvent à cinq cents mètres, six cents, un kilomètre du front et qui jouissent de leur Conseil municipal fonctionnant tout-à-fait indépendamment de l'autorité militaire. Vous savez pourtant quelles sont les prérogatives des autorités militaires dans la zone de combat, et malgré cela on n'a pas porté atteinte à l'autorité civile.

En Aragon, les Collectivités n'ont exclu absolument personne. Quand j'annonçai que je partais pour l'Aragon, on me dit que ce n'était pas sérieux de ma part à cause de ce qui se passait au sujet des collectivités auxquelles tout le monde était obligé de se rallier sous peine de mort. Pendant deux mois je vécus en individualiste dissimulant que j'appartenais à la Confédération. J'entraî dans la collectivité sans que personne m'eût obligé. J'ai vécu ainsi avec les camarades, et dans toute la région de Sastago je n'ai vu que des gens qui travaillaient. On n'a volé personne. On a prétendu aussi, et pour se livrer à une telle affirmation il faut un aplomb inouï, que nous nous livrions à toutes sortes de sévices sur les épouses des fascistes. Moi quand j'ai lu cela en arrivant à Valence je me suis demandé si mes sens ne m'abusaient pas. On a prétendu aussi que les hommes du Conseil d'Aragon avaient mené une politique de terrorisme. Ah mais voici la comptabilité des conseillers et surtout celle des départements d'Economie et de Ravitaillement. On peut voir en la consultant que les camarades

de l'U. G. T., qui ne vivent pas en collectivité, se ravitaillaient en essence au prix coûtant, et les communistes aussi, et qu'il en allait de même pour les pommes de terre, les haricots et tous les articles que le Conseil d'Aragon fournissait au peuple.

ON NE FAISAIT PAS DE POLITIQUE

On ne faisait aucune politique. Le Conseil avait un caractère purement administratif et en dehors de la Présidence la politique était complètement inconnue. On travaillait, on produisait.

Dans notre région, durant tout le temps que j'y ai vécu, on n'a imposé aucune amende à personne ni mis personne en prison. Les Conseils municipaux respectent tout le monde.

LES CONSEILLERS GAGNAIENT QUINZE PESETAS PAR JOUR

L'indemnité des Conseillers était énorme. Quinze pesetas avec lesquelles ils devaient subvenir à tous leurs besoins. Et à Caspe, où à la suite de l'excès de population la vie est presque impossible, je puis vous dire que la Gestion du Conseil fut splendide et tout confédéré est tenu de la défendre. Des batteuses mécaniques, seuls les riches en possédaient auparavant. Cette année plus de quatre-vingt dix machines ont fonctionné en Aragon, et nous les avons payées. Et nous les avons payées en nous passant des subventions des banques. Des tracteurs aussi ont été achetés.

Mais il s'est produit que soudain on nous a pris pour des gens très mauvais et on s'est dit qu'il fallait mettre un frein

à nos abus. Or nos abus se réduisent au fait que nous avons travaillé avec une ardeur splendide à cinq kilomètres de la ligne de feu et alors que le danger aurait justifié que les gens se démoralisent. Et cependant on travaille nuit et jour. En Aragon, en plus de nos frères accourus de Catalogne, il y a des centaines et des centaines de confédérés aragonais qui ont pris le fusil pour lutter contre le fascisme. Et je me permets de demander combien il y a de volontaires surgis des rangs des partis politiques?

Et me voici sur le point de terminer mon exposé.

Je vous ai parlé en toute objectivité, je vous ai donné de nombreux détails sur ce qui s'est passé en Aragon. On n'a volé ni tué personne. A preuve qu'on nous arrête et qu'on est obligé de nous relâcher 24 heures plus tard.

J'ai entendu raconter qu'il y avait cent mitrailleuses, des mortiers formidables et même des tanks. Et je vous affirme qu'en Aragon on n'a encore rien trouvé de tout cela malgré des perquisitions contre lesquelles il n'y a pas moyen de résister, surtout lors que, par malheur, on ne dispose que de quelques vieilles escopettes et de quelques fusils que les Conseils municipaux gardaient pour se défendre contre les fascistes. On parle de mitrailleuses et de tanks mais moi, qui suis près de la ligne de feu, je puis vous assurer que des tanks il n'y en a pas par là. De sorte que si nous en avons, nous les aurons caché et nous avons oublié où nous les avons mis. Il est nécessaire que ceux qui prétendent qu'il y en a aillent les chercher, car ils ont l'obligation de prouver ce qu'ils avancent.

Ce que Mussolini n'a pas dit à Palerme

Nous sommes en pleine folie. Non pas en pleine folie furieuse, mais en pleine démence somnolente due sans doute à une épidémie d'encéphalite léthargique couurant les cénacles gouvernementaux et les chancelleries. Car il feut être plus que fou pour prétendre que c'est nous les dictateurs totalitaires qui sommes atteints de folie. Nous autres bons assassins nous ne sommes que des lâches des lâches si humainement lâches! parfaitement lucides tirant parti de la catalepsie de nos partenaires. Et je te bombarde tes navires, et je te coupe tes communications, et demain je coucherai avec ta mère, avec ta femme, avec ta fille, et t'envverrai à la cuisine laver les plats. Et tu ne bougeras pas, et tu n'auras pas un geste pour protester, et tu t'agenouilleras devant moi pour décrotter mes bottes, parce que je te connais comme si je t'avais fait, je te connais et t'appelle par le nom que toi-même tu t'es donné, que tu as mille fois choisi, dont tu te fais comme un titre de gloire et qui suffit à révéler ton destin et à prévoir la fin qui t'attend. Tu t'appelles Pacifiste, Pacifiste intégral. Tu en viendras fatalement à ne plus rien avoir d'autre à offrir en fait de bouclier que ton dos de rond-de-cuir verbeux perdu dans les mystères de l'agiotage et la combine boursière suintant dans les couloirs des lieux où vous vous donnez des airs de chercher à faire le bonheur des peuples mais où les mots ronflants, les périodes bien balancées ne parviennent plus à masquer que la partie ne se joue qu'entre quelques oligarchies se disputant le gâteau, les sinécures et les prébendes.

Pendant que des monomanes spéculent sur le pétrole, les explosifs, le boeuf congelé et la soie artificielle, à Rome, à Berlin, à Tokio, nous jouons à terme sur la peur, augurant la grande dégringolade, l'irrésistible dégringolade de la dignité et du courage de certaines na-

tions, qui si elles ont des raisons de craindre la guerre devraient en avoir bien davantage de dissimuler leur trouille, de redresser leur colonne vertébrale et de relever la tête, ce qui serait d'un effet plus salutaire que toutes les conférences, les échanges de billets plus ou moins doux, les exhibitions de textes plus ou moins juridiques et d'accords internationaux au sujet d'un Droit qui restera éclipsé longtemps encore par celui du plus fort, du plus malin ou du plus audacieux.

Victime jusqu'en ton subconscient de tes victoires inutiles, inutiles parce que tu n'as pas su les administrer, trop faible et trop cupide à la fois, tu couches au pied de ta fortune éphémère comme un chien miné par l'âge. Parfois tu lèves au Ciel un regard languide, espérant un miracle qui te sauve de toi-même, de ta décrépitude, de mon dynamisme endiablé de joueur heureux, prêt à implorer pitié, à mourir résigné, étonné que les proies que tu as délibérément abandonnées à mon appétit vorace n'aient pas suffi à le rassasier, ignorant que l'appétit vient en mangeant, que l'odeur de la poudre et du sang m'enivre et m'emporte au-delà de moi-même.

(suite de la première page)

serons les uns et les autres les bénéficiaires.

Il n'est pas un bon Espagnol qui ne le comprendra pas, nous en sommes certains. Le temps n'est pas aux querelles de boutiques, aux luttes d'influences, aux discussions vaines.

La guerre nous commande une vision rapide, large et généreuse

Tu veux la Paix, la Paix est toute ton ambition, ton objectif unique? Eh bien, je suis bon prince et ne suis pas encore tombé si bas que je ne recule devant un crime inutile. La Paix, je te l'offre, la voici, en veux-tu? Certes, à notre époque de mercantilisme intégral, il ne me viendra pas à l'idée de te la donner pour rien. Mais je suis tout disposé à te la vendre. Je ne serai pas gourmand. Loin de moi le propos de passer à la postérité avec le nom du Juif de Rome. Je n'ai pas l'intention de prélever un gramme de ta chair. Mais la Paix je te la vends au taux que toi-même as fixé. N'as-tu pas affirmé qu'elle est le plus précieux des biens? Mets-toi donc à quatre pattes et épargne-moi l'usage du fouet.

Tu oublieras ta grandeur passée. Ta civilisation sera transférée à Rome. Tu sais que ce genre de transfert est de bonne tradition romaine. Ta civilisation sera naturalisée, hyperbolisée. Je m'en ferai un décor, un tréteau, un ornement comme le plumet que je porte sur la tête. Et les armes à la main, je continuerai ma route à travers le monde, vendant la Paix au plus offrant, et je figurerai dans l'Histoire comme le plus grand trafiquant en pacifisme que le monde ait connu.

se des choses. A côté de ses exigences, toute mesquinerie prend un aspect répugnant. Il s'agit de l'avenir de milliers, de millions d'individus. Il s'agit de l'avenir de l'Espagne, de l'Europe et du monde entier. Et en présence de la grandeur de notre tâche personne, absolument personne, n'est en droit à se livrer à des marchandages déprimants.

Ce numéro a été soumis à la censure

L'Indomptable

La faute des autres

Dans notre numéro de la semaine dernière nous informions nos lecteurs de l'insolence avec laquelle le Parti Communiste espagnol avait insulté les membres de la Commission étrangère qui avait adressé une pétition à certaines personnalités espagnoles au sujet des membres du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste arrêtés sous l'inculpation de haute-trahison.

Les rédacteurs de l'organe du Parti des masses n'avaient pas hésité à traiter de fascistes des hommes dont l'intégrité et la sincérité sont reconnues dans le monde entier même de la part de leurs adversaires politiques. Mais de telles considérations ne sont pas faites pour intimider les journalistes de «Frente Rojo».

~~Il est évident que les journaux de l'Union Soviétique ont été contraints de réparer le mal qu'ils ont commis en manquant aux devoirs les plus élémentaires de l'hospitalité, et le secrétaire du Comité National de la Confédération Nationale du Travail a adressé à la Délégation présidée par James Maxton, chef du Parti travailliste indépendant d'Angleterre, une lettre dans laquelle il affirme fort justement que les insulteurs ne représentent nullement le prolétariat espagnol.~~

A la suite des insultes dont vous avez été l'objet de la part d'une certaine presse paraissant en Espagne, la C. N. T. tient à vous faire remarquer que ces manifestations ne représentent en aucune façon le sentiment du prolétariat espagnol ni celui des combattants qui exposent leur vie dans les tranchées.

La C. N. T. — dont vous pouvez ignorer le passé révolutionnaire mais dont l'influence parmi le prolétariat n'a pas pu vous échapper au cours de votre bref séjour parmi nous — vous fait part sans aucune réserve, par l'intermédiaire de son Comité National qui la représente intégralement, qu'elle vous est infiniment reconnaissante de l'effort qu'a réalisé en Angleterre le Parti Travailliste indépendant comme elle l'est de l'activité déployée en France par certaines organisations qui étaient représentées au sein de la délégation qui est venue en Espagne auparavant et qui a été grossièrement insultée aussi par une certaine presse qui ne se rend pas compte qu'il est déplacé de mêler le peuple à certaines divergences d'ordre politique.

La C. N. T. vous croit digne du plus

grand respect et de l'admiration la plus absolue pour l'effort que vous avez réalisé dans vos pays respectifs, brandissant le drapeau de la solidarité inconditionnelle à l'égard du peuple espagnol qui lutte contre le fascisme international. Vous n'avez pas hésité, nous le savons, à protester contre la politique criminelle de la non-intervention suivie jusqu'à présent par les démocraties européennes.

Si l'ensemble des organisations et des partis d'Europe et du monde avaient partagé le point de vue très net que vous n'avez cessé de manifester au sujet de la situation de l'Espagne, nous sommes persuadés que nous aurions écrasé le fascisme international depuis longtemps.

Le prolétariat espagnol n'oubliera jamais ce témoignage concret de solidarité se dégageant de l'attitude que vous avez adoptée depuis le début en protestant contre les agissements des démocraties et contre la politique de non-intervention, qui a permis au fascisme international de gagner des positions à l'intérieur de l'Espagne et à l'extérieur.

Nous ne pourrions pas oublier da-

vantage l'appui prêté par vous aux enfants évacués du Nord. Nous savons les soins touchants dont ils sont l'objet en Angleterre. Nous n'oublierons pas non plus que votre organisation affrêta le navire qui rompit le premier le blocus de Bilbao.

Voici donc l'expression de la profonde reconnaissance de la C. N. T. et du peuple espagnol tout entier qui lutte depuis treize mois dans les tranchées, non seulement pour défendre sa propre liberté mais celle du prolétariat du monde entier, car il est certain qu'en battant le fascisme en Espagne nous lui assénerons un coup qui lui fera baisser la tête partout où il se manifeste.

Nous vous prions donc, camarades, de ne pas prendre en considération les mots et les insultes que l'on vous adresse à l'encontre de tout sentiment de responsabilité et nous vous imitons à persévérer dans votre attitude à l'égard de l'antifascisme espagnol.

Vous pouvez être certains que la voix qui vous insulte n'est pas celle de notre peuple. Ceux qui vous attaquent ne le représentent pas. Si l'on pouvait réunir le prolétariat espagnol en une assemblée générale, vous verriez surgir un anathème décisif contre ceux qui vous ont tant maltraités et sachez que, en dépit de certaines apparences, le peuple espagnol est pourvu d'assez de virilité pour ne pas accepter des impositions et ce sera lui qui, au moment de la reconstruction, dira comment il faudra organiser la vie nouvelle qu'il aura conquise.

Transmettez notre salut cordial et notre adhésion au prolétariat international dont l'appréciation des événements a coïncidé avec la vôtre et qui nous a prêté son appui désintéressé.

Avec nos salutations fraternelles.

Pour le Comité National,

MARIANO R. VAZQUEZ

**Ce numéro a été soumis
à la censure**

L'indomptable

En présence des deux Espagnes

L'EUROPE ET L'AMERIQUE

par Ismaël Martí



1^{ère} année - Hebdomadaire - N.º 34

Au cours de notre aperçu précédent nous avons affirmé que non seulement aujourd'hui mais tout au long de l'Histoire accidentée de la Péninsule ibérique avaient existé deux Espagnes. Au cours de certaines époques, les habitants de certaines régions vécurent en état de conflit irréductible à l'égard des autres. Mais il ne s'agissait pas de rivalités régionales, mais bien de divergences au sujet de la manière de concevoir la civilisation, et en conséquence de mécontentements profonds au sujet du principe directeur de la vie collective et de l'administration des affaires communes.

Au Nord, après avoir réduit la résistance des éléments aborigènes, l'envahisseur inocula aux vaincus l'esprit guerrier et imprima aux mœurs, aux traditions et aux idées l'orgueil du soldat esclave de n'importe quel fanatisme.

Les requetés de Navarre sont un exemple frappant de ce phénomène et apparaissent aujourd'hui comme les héritiers de ce passé funeste. Dans les autres régions septentrionales on peut enregistrer un fait identique: les habitants se sont laissés influencer par les mœurs des conquérants tout en conservant dans leur subconscient une tendance marquée à l'indépendance.

Par contre, l'évolution historique qui s'est effectuée dans le Midi et sur le littoral méditerranéen est fort différente.

En Andalousie, comme dans le Levant et en Catalogne, la libre volonté des habitants est plus puissante. Peut-être parce que ces régions ne subirent jamais une oppression imposée par une invasion nombreuse comme ce fut le cas du littoral cantabrique et des Pyrénées,

où pullulèrent les Latins, les Goths et les Normands. Il faut peut-être aussi chercher les raisons du succès des envahisseurs des régions méridionales dans une plus grande souplesse des populations autochtones et une plus grande affinité entre elles et les immigrants, ce qui expliquerait l'apogée qu'atteignit la civilisation dans l'Espagne méridionale et orientale sous la domination arabe. C'est que vraiment, malgré qu'ils prétendissent imposer leur joug, ils s'identifièrent volontairement à la nouvelle ambiance et finirent par être assimilés. Et voici une coïncidence intéressante prouvant que l'Histoire se répète: aujourd'hui comme jadis la monarchie gothique et l'Espagne la plus profondément berbère se trouvent opposées dans une lutte irréductible.

Cette situation s'est reproduite sous des aspects différents à plusieurs époques.

Il serait compréhensible et parfaitement explicable que l'attitude de l'Europe et de l'Amérique — de même que la nôtre à l'égard de ce qui se passait en-dehors de nos frontières — en présence de nos dissensions internes eût été faite d'indifférence ou de simple curiosité. Mais les choses ne sont pas passées ainsi au cours de notre histoire. Tout au contraire, les intrusions étrangères furent toujours appuyées ou abandonnées à leur sort, peut-être à cause de rivalités et d'indispositions créées à la suite de compétitions antérieures en vue de l'hégémonie dans les mers et les contrées lointaines. Les pénétrations étrangères furent toujours envisagées avec sympathie, tous les courants désagrégateurs furent

toujours encouragés et au-delà de nos frontières les facteurs dissolvants de l'unité ibérique furent toujours soigneusement cultivés. C'est ce que nous apprend l'Histoire et nous rappellent les noms de Charles V, des Habsbourgs, des princes de la Maison de Savoie et des Bourbons, sans compter la tentative de conquête brutale de Napoléon.

Nombreuses sont les explications que l'on pourrait donner au fait que les choses se sont toujours passées de la même façon tant au Moyen-âge que sous la domination bourgeoise quand l'aristocratie et le capitalisme étaient les arbitres absolus des problèmes de la vie de tous les pays.

Mais comment expliquer que le phénomène se reproduit actuellement quand le prolétariat a acquis un certain niveau de compréhension à l'égard de la situation des différents peuples?

Comment expliquer que l'on puisse se livrer à la moindre altération de ce sentiment à une époque où les travailleurs européens et américains sont attachés à conserver dans sa totalité ou partiellement une personnalité collective invulnérable?

Voilà la question la plus importante que le prolétariat espagnol puisse poser aux ouvriers d'Europe et d'Amérique.

On en a traité dans la presse, on a dédié des publications à cette question. On en a parlé à la tribune pour nous défendre à l'étranger. C'est ce qu'ont fait jusqu'à présent les travailleurs français, les belges, les suédois, les américains, les argentins, etc.

Et puisque c'est vous qui vous
(Suite à la deuxième page.)